

est incroyable. A l'entendre, il faudrait être à genoux devant son mari.

—C'est vous, ma chère Jeanne, qui dites cela ? dit Mme de Murthaud. Allez, allez mon enfant, vous vous apercevrez vite que ni M. Marjalet ni même M. de Lucay, ni aucun autre ne valent la peine qu'on se mette à genoux. Pauvre enfant ! tâchez plutôt qu'il se mette à genoux devant vous, allez !

—Peut-être, dit Mme Angélics, la mère de Jeanne, peut-être que vous avez mal compris, ma chère Lucie.

—Ta mère est incroyable, dit Lucie à Jeanne en l'entraînant à quelques pas, on dirait à l'entendre que je n'ai pas le sens commun.

—Laissons cela, dit Jeanne; ma mère n'a pas eu l'intention de te fâcher, et puisque nous sommes venues pour acheter ensemble nos couronnes de mariée, entrons et faisons nos emplettes.

Ces dames entrèrent en effet toutes ensemble chez le marchand de fleurs le plus en renom de tout Paris.

Pendant ce temps-là, M. de Lucay et M. Marjalet causaient aussi ensemble.

—Voilà devant nous nos deux fiancées, mon cher disait M. de Lucay, Lucie est charmante, mais pourquoi diable épousez-vous Jeanne ! Elle n'a rien ou presque rien, et enfin, entre nous, elle n'est pas ce qui s'appelle jolie.

—Elle est sage et intelligente, dit tranquillement M. Marjalet, et je l'aime beaucoup.

—Mais Lucie aussi est sage, et avec elle toutes les jeunes personnes bien élevées ; mon bon, en fait de sagesse on n'a que le choix.

—Ah ! dit M. Marjalet, vous prenez pour sages toutes les jeunes filles qui n'ont pas eu d'aventures ? Ce n'est pas cela. Tenez, Lucie ne cherche pas assez à vous connaître, et cela me déplaît. Elle ne cherche pas à savoir ce qu'elle aura à faire quand elle sera votre femme. Tandis que Jeanne, sans que je sache comment cela s'est fait, est déjà au courant de toute ma vie passée et de toutes mes espérances d'avenir. Tenez pour tout dire : pour Lucie c'est un amusement de se marier ; pour Jeanne, c'est une espérance de bonheur.

—Mon cher, si c'est pour Jeanne une espérance de bonheur, je suis plus avancé que vous ; pour Lucie, c'est une certitude...

—J'envoie la corbeille demain, et vous ?

—Moi aussi.

—Diable, dit Lucay, je comptais vous devancer ; cela aurait fait plaisir à Lucie de recevoir la première, de montrer à Jeanne toutes ses belles choses avant que celle-ci eût encore rien reçu. Ajournez donc d'un jour vos présents, mon bon.

—Non, dit M. Marjalet ; ce n'est pas à cause de Jeanne que je refuse, c'est à cause de vous. Voilà déjà que vous flattez les petites de Lucie. C'est un acheminement vers le malheur. Je ne veux pas vous aider ; vous savez ce que je vous ai dit, Lucie n'est pas une

femme, c'est une poupée. Si vous l'épousez, tâchez au moins d'en faire quelque chose, de la changer ; telle qu'elle est, elle vous rendra malheureux.

—Elle, me rendre malheureux ! Elle n'en a pas le projet, je vous assure ; c'est une enfant qui ne pense qu'à s'amuser et dont je ferai tout ce que je voudrai, tandis que Jeanne, vous savez, je vous l'ai dit est une maîtresse-femme qui n'en fera qu'à sa tête.

—Ecoutez dit M. Marjalet, tout ce que nous disons ici est inutile ; vous épouserez Lucie et moi Jeanne ; mais vous serez malheureux, et je ne le serai pas, je sens cela. Jeanne pense à moi, et Lucie ne pense pas à vous, tout est là, Nous avons été amis depuis notre enfance, continua Marjalet ; eh bien ! Lucay, promettons-nous de ne pas nous laisser désunir par celle de nos femmes qui s'emploiera à cette belle œuvre ; disons-nous tout.

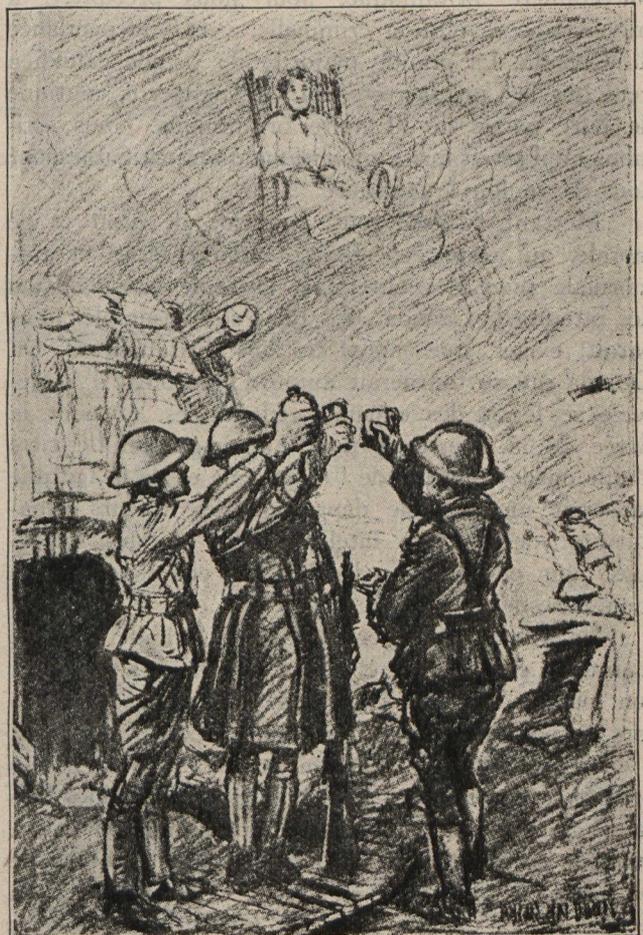
—C'est entendu ! dit Lucay.

—C'est entendu dit Marjalet.

(à suivre)

JEAN LANDER.

Un toast à la plus brave !



Une belle inspiration d'un dessinateur du "Life"